

Des montants qui, s'ils n'étaient pas totalement ridicules, restaient bien éloignés des *bonus* pharamineux de plusieurs dizaines ou centaines de milliers d'euros qu'avaient touché ces années-là les seigneurs de la finance, gérants de fonds et *traders* en tête.

Quels que soient son acharnement au travail, son implication, son efficacité, son dévouement au service de la banque, elle avait déjà compris qu'elle n'avait à peu près aucune chance de devenir gérant et d'atteindre le niveau de rémunération et le train de vie qui la faisaient rêver. Elle avait un peu plus d'espoir de grimper les échelons dans la partie commerciale, où la banque n'hésitait pas à récompenser ses meilleurs éléments, mais il lui faudrait quand même patienter. Et surtout, si elle parvenait à être nommée *junior private banker* d'ici quelques temps, il lui faudrait faire ses preuves, aller chercher les clients avec les dents, car elle n'avait pas le carnet d'adresses familial d'un Henry de Châteaueux qui passait tous ses dimanches depuis l'enfance au Tir au Pigeon et avait ses entrées chez tous ceux qui tenaient les manettes du pouvoir, qu'il soit politique, financier ou médiatique. Elle ne pourrait jamais obtenir aussi facilement les mêmes résultats, la même réussite quant au nombre de clients ramenés et surtout au montant des capitaux investis dans les fonds de la banque, ce qui conditionnait les rétributions des *private bankers*.

La situation lui semblait parfois sans issue. Sans espoir. Même si elle se rendait bien compte en même temps qu'elle n'était pas la plus mal lotie. Elle ne travaillait pas à la chaîne dans une usine de la banlieue de Sochaux, soumise à une cadence sans relâche. Ni à la caisse d'un hypermarché où elle aurait eu à endurer les mesquineries, les blagues

graveleuses et les avances d'un chefaillon frustré et libidineux. Elle n'était pas non plus femme de ménage de six à neuf heures le matin et de dix-huit à vingt-deux heures le soir dans les bureaux de la Défense avec à chaque fois deux heures de trajet pour retrouver le deux-pièces de la Courneuve où il lui aurait fallu élever seule trois enfants. Elle travaillait au cœur de Paris, dans un quartier parmi les plus agréables, avec des gens faisant preuve d'un minimum de courtoisie même si celle-ci pouvait être empreinte d'une forte dose d'hypocrisie. Mais c'était peut-être pire et plus frustrant encore de devoir contempler, sans pouvoir en profiter, les richesses et le luxe produits à foison par un monde avide et cupide, et savoir que cela resterait pour elle hors d'atteinte, qu'elle ne ferait jamais partie de ces gens qui pouvaient mettre mille euros dans un sac à main ou une paire de bottes. Avec son salaire de mille quatre cent quatre-vingt-deux euros et quarante-six centimes net par mois, ce n'était pas la misère, mais Zora était quand même obligée de compter chaque euro. Et ce qu'elle voulait, c'était ne plus avoir à compter. Pouvoir s'acheter quand elle le souhaitait la dernière paire de lunettes de soleil Dolce & Gabbana, la dernière paire de chaussures Sergio Rossi ou le dernier sac à main à la mode, ceux qui étaient dans les magazines de mode qu'elle lisait en déjeunant d'une salade bio dans un de ces restaurant branchés qui proposaient un déjeuner sur le pouce dans une atmosphère design. Même si le loyer de cinq cent cinquante euros de la rue Alibert lui semblait chaque mois plus exorbitant, il était hors de question pour elle d'essayer de trouver un logement moins cher en dehors de Paris, à Sucy-en-Brie ou à Plaisir, pour faire une économie de deux cent euros par mois. Aller s'installer dans une de ces

banlieues-dortoirs où plus rien ne se passait après vingt heures serait signer son échec définitif, l'installation à perpétuité dans son sort actuel, une situation qui la désespérait et la faisait enrager en même temps. Cela relevait en plus à ses yeux de la solution du gagne-petit. Ce n'était pas deux cents euros par mois en plus qu'elle voulait. C'était cinq ou dix mille pour ne plus avoir à compter et pouvoir vivre comme elle l'entendait.

*

* *

Zora referma la porte du studio derrière elle. Elle se décida à défaire son sac laissé en plan la veille et enfourna le linge sale de ses quatre jours de week-end dans un sac en plastique en attendant de descendre à la laverie automatique un prochain soir. Elle jeta un coup d'œil dans le réfrigérateur où ne restaient que deux yaourts, trois pommes et une bouteille de jus de fruit à demi entamée. Il était à peine vingt heures ce lundi dix-huit juillet. Dehors, l'atmosphère était douce et chaude et il faisait encore largement jour. Zora décida qu'elle descendrait plus tard au Monoprix ou chez l'épicier arabe faire quelques courses pour la semaine. Elle sortit machinalement son téléphone portable de son sac à main pour le consulter. Pas d'appel en absence, pas un SMS. Le vide et la routine de son existence la désolaient. Depuis son installation à Paris, elle n'avait réussi à se lier avec personne. Elle avait eu quelques aventures d'un soir, parfois de plusieurs, avec des mecs qui avaient eu le culot de la draguer dans le métro ou au supermarché, mais aucun ne lui avait fait perdre la tête de sorte que leur relation puisse s'installer dans la durée. Agent commercial à la SNCF, enseignant ou pharmacien, Zora les avait trouvés soit trop

Chapitre V

"J'aime beaucoup, depuis, entendre les hommes pérorer sur la stupidité des femmes qui adorent le pouvoir, l'argent ou la célébrité : comme si c'était plus con que d'adorer des bas résille..."

Virginie Despentes
King Kong Théorie

La journée du lendemain fut un cauchemar. Zora eut d'abord à supporter l'agacement d'Henry de Châteauvieux à propos d'un ordre de vente qu'il avait oublié de lui transmettre et qui n'avait donc pas été exécuté. Tentant de rejeter la responsabilité de sa propre négligence sur Zora, il alla jusqu'à lui reprocher de ne pas avoir pensé à lui demander s'il n'avait pas des ordres à lui communiquer, lui enjoignant d'être plus vigilante à l'avenir. Elle dut endurer ensuite les récriminations d'un client particulièrement suffisant et désagréable qui appelait régulièrement pour connaître l'évolution de ses avoirs et qu'Henry de Châteauvieux évitait tant que faire se peut de prendre au téléphone, laissant Zora s'en dépatouiller. Mécontent de la

performance de son portefeuille et des explications que s'efforçait de lui donner Zora, ce présentateur de télévision qui cultivait à l'écran et en public une image débonnaire, se mit à déverser sur elle un torrent d'avanies qui se résumait à la traiter d'incompétente et d'incapable indigne du poste qu'elle occupait. Zora avait failli lui répondre qu'au vu de ce qu'elle était payée, cela n'avait rien d'étonnant, mais elle s'était abstenue. Après avoir raccroché, elle était partie boire un café et fumer une cigarette en emmenant les Echos du jour pour les feuilleter comme elle s'astreignait à le faire chaque jour. Cela n'avait pas arrangé son humeur. Elle y avait appris que les dirigeants de Morgan Stanley fraîchement démis de leurs fonctions devaient toucher des indemnités de départ de 32 et 24 millions de dollars. Des montants faramineux même pour le dirigeant d'un fonds de pension actionnaire de la banque, un pur représentant du capitalisme financier, qui avait déclaré qu'il ne s'agissait plus de « *parachutes dorés mais d'hélicoptères de platine* ». Putain, pensa Zora, si je me fais virer un jour parce que de Châteaueux aura réussi à me coller sur le dos une de ses conneries, ce ne sera pas avec une indemnité pareille, peut-être même pas un euro. La lecture de l'article n'avait fait qu'accroître sa rage montante. Et le midi, pour couronner le tout, elle avait oublié ses lunettes de soleil à la terrasse où elle avait pris un café après son déjeuner. Elle avait eu beau y retourner tout de suite après s'être aperçue de son oubli, c'était trop tard. Personne n'avait rapporté de lunettes au serveur. Plus vraisemblablement, il avait dû se les mettre dans la poche. Des lunettes de soleil Dolce et Gabbana toutes neuves qu'elle s'était offertes même pas un mois

avant et qui lui avaient coûté plus de deux cents euros. Zora était folle de rage après elle.

Le soir, elle quitta la banque plus tôt que d'habitude. En sortant, elle longea les vitrines des boutiques de luxe de la rue Faubourg Saint-Honoré avec leurs prix inaccessibles pour la petite assistante qu'elle était et surtout qu'elle risquait de rester. Elle n'avait tout simplement aucune chance de sortir de sa condition de petite main par son seul travail à la Banque du Simplon. Il fallait trouver autre chose. Et sa rencontre fortuite avec Charlotte était peut-être un signe. Du hasard ou du destin, peu importait. S'il fallait utiliser son cul pour arriver à quelque chose, autant le faire tout de suite avant qu'elle ne commence à avoir de la cellulite sur les cuisses.

Zora attrapa la ligne trois du métro à Opéra. Au lieu de descendre à République, elle continua jusqu'à la station Père Lachaise. Une fois sortie du métro, elle entra dans le cimetière qui ne fermait ses portes qu'à dix-huit heures en été. Elle aimait l'atmosphère des cimetières, surtout en fin de journée l'été, quand la douceur du jour et le relatif silence se mêlent. Elle avait toujours aimé se promener dans les cimetières. Cela lui procurait une sensation d'apaisement et de sérénité. Elle aimait particulièrement celui de Cannes avec ses cyprès qui se découpaient dans le ciel d'azur, ses lauriers roses et les tombes de pierre blanche qui renvoyaient de façon presque aveuglante la lumière du soleil du sud.

Dans le métro qui la ramenait chez elle, Zora avait pris sa décision. Elle était prête à tout essayer pour sortir de cette vie sans relief. Elle ne savait pas trop par où commencer. Dans le journal d'annonces gratuit qu'elle feuilletait distraitement, elle aperçut une annonce « *Bar cherche*